

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

LANGUE ALLEMANDE.

TRADUCTION DE DEUX ODES DE SCHILLER.

Les deux pièces de l'immortel et sublime Schiller, dont je donne ici la traduction libre, jouissent dans le monde littéraire de toutes les nations européennes de la plus grande célébrité. Le choix que j'ai fait de ces deux pièces pour payer un premier tribut à une entreprise utile aux lettres, pourrait, sous le rapport moral pour l'une, et sous le rapport politique pour l'autre, être l'objet de quelques observations auxquelles je m'empresse de répondre d'avance. Je n'ai pu me dissimuler que la pièce intitulée la *Résignation*, présentait sous la forme séduisante de la plus sublime poésie, une doctrine funeste heureusement, non moins insensée, et que le cœur et la raison réprouvent également. Cette considération était de nature à me faire hésiter; mais d'un autre côté, les principes éternels que la conscience et la vérité proclament sont si universellement répandus, et si irrévocablement reconnus; l'empire de ces principes consolans et salutaires est si général et si naturel, que mes premiers scrupules m'ont paru ensuite pusillanimes et peu fondés. Schiller lui-même, dans une foule de productions, a réparé le tort de quelques écarts d'imagination dont sa jeunesse s'était rendue coupable, en ornant de l'expression d'une poésie sublime, une morale édifiante et religieuse.

Le poème de la *Résignation* tient, parmi les productions de Schiller, un rang éminemment distingué par la pensée, l'imagination, le style, et par le mérite de la

versification la plus parfaite et du rythme le plus harmonieux. J'ai essayé d'en donner une traduction libre, qui, par la nature de ce travail, et la mesure de mon faible talent, ne peut qu'être extrêmement imparfaite. Je le répète, ce morceau de poésie jouit d'une réputation universelle. Il a été traduit dans presque toutes les langues, il est répété chez tous les peuples, non seulement de l'Europe, mais d'un autre hémisphère, dont la culture intellectuelle fait tous les jours de nouveaux progrès : j'ai éprouvé une certaine honte patriotique de ce qu'un pareil morceau fût tout-à-fait inconnu parmi nous ; et mettant toute autre considération de côté, j'ai dû faire une tentative qui peut-être sera répétée avec plus de succès par une main plus habile.

Quant à la seconde pièce, dont je donne la traduction, elle nécessite une explication d'un autre genre : on trouvera, sans doute, des injustices marquantes dans les sentimens qu'exprime l'auteur ; on blâmera la rigueur avec laquelle il juge une illustre nation, jadis notre rivale, et dont les intentions généreuses pour le repos du monde se sont montrées d'une manière si éclatante, et sans doute à l'avenir, se montreront encore davantage ; la rigueur non moins dépourvue de fondement avec laquelle il semble confondre le noble et véritable caractère national du Français avec l'injustice de l'agression dont son propre pays semblait alors être l'objet, rigueur qui doit paraître d'autant plus étrange, que c'est dans le moment où nos armées étaient conduites à d'immortelles et légitimes victoires par le noble et modeste vainqueur de Hohenlinden, que Schiller, entrevoyant les maux dont sa patrie allait être la victime, exprima sa douleur patriotique. Ce fut pour lui le chant du cygne ; car il mourut dans la force de son âge, cette même année, qui ouvrit le siècle dont il déplora ainsi les sanglans auspices. Mais la cause même, qui rendait le sublime chantre de l'indépendance de la Germanie injuste appréciateur des véritables sentimens des deux grandes nations entre lesquelles l'influence du monde semblait alors se balancer, doit expli-

quer et justifier cette exagération poétique du patriotisme. J'ai pensé qu'il régnait dans cette pièce de Schiller non moins célèbre que *la Résignation*, et comme elle, ornée des richesses de la versification la plus harmonieuse, le sentiment d'une tristesse profonde, et d'une philanthropie d'un genre dont il serait assez difficile de trouver la ressemblance chez les anciens ou les modernes; j'y ai vu d'ailleurs un monument à-la-fois littéraire et politique, qu'il me paraissait intéressant de consacrer parmi nous. Pourquoi Schiller n'a-t-il pas vécu assez long-temps, pour être témoin de l'époque où les idées de repos, de bonheur et de justice, cessent d'être du seul domaine de l'imagination !

On sait assez généralement en France, qu'il a fait des pièces dramatiques qui, sans être des modèles de goût et de régularité, sont marquées au coin du génie, et brillent de ses plus vives étincelles; qu'il tient, comme historien philosophe, un rang distingué dans la littérature. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, dans un recueil de poésies lyriques, il semble avoir épuisé toutes les ressources pathétiques et sublimes du sentiment, de l'imagination et de l'harmonie, et c'est sous ce rapport, qu'il importerait de le mieux faire connaître. Dans un moment où le bienfait de la paix fait tomber les barrières qui séparaient les peuples les uns des autres, lorsqu'une femme qui n'a pas moins prouvé la pénétration de son génie, que la sublimité de son talent, fait connaître avec une profondeur admirable les vraies beautés de la littérature allemande dans un ouvrage qu'il sera plus facile de critiquer superficiellement que d'apprécier en l'étudiant; j'ai pensé que la traduction de deux morceaux célèbres du premier poète de l'Allemagne, serait lue avec quelque intérêt par les amis des lettres, que je pourrai compter sur leur attention et surtout sur leur indulgence.

LA RÉSIGNATION.

« Et moi aussi je naquis en Arcadie » ! La nature, lorsque je quittai le berceau, me fit du bonheur la promesse solennelle ! Je naquis en Arcadie ! *mais un printemps fugitif ne m'apporta que des larmes.*

LE rapide mai de la vie brille une fois et sans retour, en peu d'instans, il s'est flétri pour moi. Le Dieu silencieux du temps, versez, amis, des larmes de compassion, ce Dieu silencieux, baisse déjà son magique flambeau, l'apparition fuit.

SEUL, interdit, me voilà donc devant ton redoutable et sombre pont, incompréhensible éternité ! Je rends en ta présence la promesse fallacieuse de bonheur que le destin me donna ; je la rends telle qu'on me la donna jadis, et la joie m'est inconnue.

C'EST devant ton trône, que j'élève ma plainte, mystérieuse et céleste rémunératrice ! Une douce croyance s'est répandue sur notre étoile ici bas ; là haut, dit-on, tu es assise tenant en main la balance de la justice et du châtement, le glaive inexorable.

LA, dit-on, de noires terreurs attendent le méchant, des joies célestes deviennent la part du juste. Là, tu sais découvrir les replis les plus cachés du cœur, résoudre les problèmes imposans de la Providence et de l'éternité, et tenir à l'infortune compte de ses souffrances.

LA, dit-on, le proscrit retrouve les douceurs du lieu natal, et là se trouve le terme du sentier épineux de la vertu. Avec le nom d'un être céleste que l'on me désigna sous le nom de vérité, que le grand nombre fayait, qui ne recevait l'hom-

mage que de quelques-uns, fut retenu de ma vie orageuse le frein trop rapide à s'échapper.

.....

DANS une autre et suprême existence, de tes œuvres tu trouveras le salaire, me dit une voix inconnue; mais ta jeunesse m'appartient ici-bas, ton salut dépend de ta passive obéissance; j'acceptai, résigné, la promesse de la réminiscence à venir, et sans murmure, de mes félicités je consummai le sacrifice.

.....

« DONNE-MOI l'épouse si chère à ton cœur, Laura, la moitié de toi-même; au-delà du tombeau, tes douleurs te rapporteront avec usure. » Je l'arrachai, saignante, de mon âme déchirée; mon cœur se brisa, elle me fut enlevée, et le cruel arrêt s'accomplit pour toujours.

.....

C'EST de l'empire des morts que tu dois donc attendre tes tardives compensations, répétaient d'outrageans railleurs groupés autour de moi. Promesses mensongères, espérances fallacieuses; brillantes illusions en place de vérités consolantes. Toi-même, tu ne seras plus quand le prestige sera évanoui soudain.

.....

J'ENTENDAIS ainsi les serpens de l'impiété exhaler leur venin en blasphèmes sacrilèges: « Quelle frayeur et quel espoir te causent, osait-elle dire, ces prestiges consacrés par le seul néant? Que peuvent ces créatures fabuleuses, appuis insuffisants appelés au secours d'un monde débile, créés par l'imagination des hommes pour soulager leur désespoir! »

.....

« QUEL est cet avenir couvert par des tombeaux? cette éternité dont tu parles avec emphase, imposante par la voile dont elle est enveloppée? Ombre gigantesque enfantée par nos propres frayeurs dans le miroir effrayant de notre conscience timorée? »

« L'IMAGE mensongère de formes jadis vivantes, la momie
« pétrifiée du temps, retenue en imagination dans les froids
« débris du tombeau par le baume puissant de l'espérance,
« n'est-ce pas là peut-être l'immortalité dont ta confiance en-
« trevoit les régions lointaines, à travers les misères rétré-
« cies de la réalité ? »

« POUR des espérances démenties journellement par les
« coups de l'anéantissement universel, tu donnas des biens
« certains et légitimes. Six mille ans, la mort a gardé le si-
« lence; quelle ombre consolatrice sortit du tombeau pour
« annoncer les jugemens de ton auguste rémunératrice ? »

INCORRUPTIBLE cependant dans ma croyance, je vis, ô in-
pénétrable avenir, le temps et la nature dans son éclat s'en-
fuir vers tes rivages mystérieux. Abandonné par elle, je
restai seul, pareil à un cadavre flétri; en vain, je fis retentir
ma voix vers l'empire des ombres; inébranlable, je res-
tai appuyé sur le serment céleste, et j'attendais la délivrance.

DE mon bonheur, je t'ai sans partage consommé le sacri-
fice, m'écriai-je enfin, en me précipitant devant le trône de
la justice éternelle. Avec le dédain courageux de la foi, je
repoussai toujours les outrages d'une foule impie. Eternelle
rémunératrice, tes biens seuls me parurent dignes d'amour,
donne, donne enfin le prix de ma constance.

« D'UNE égale amour, j'aime tous mes enfans, s'écria sou-
« dain la voix d'un génie invisible. Deux fleurs, continua-
« t-elle, entendez-le, enfans des hommes; deux fleurs sont
« épanouies pour ceux qui les cultivent avec sagesse; elles
« s'appellent espoir et jouissance. Celui qui sut cueillir l'une,
« qu'il cesse aussitôt de prétendre à l'autre: Jouisse quiconque
« ne peut croire, le précepte est éternel comme le monde.

« Qu'il se prive de jouir le mortel assez heureux pour croire,
« l'histoire du genre humain est son jugement irrécusable.

« Tu as espéré, ton destin fortuné déjà t'échut en partage,
« et ta croyance même fut ton secours consolateur, tu pou-
« vais le demander à tes sages, et savoir que ce que le temps
« arrache pendant des minutes, l'éternité ne saurait le rendre. »

A L'ENTRÉE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

ÉPÎTRE A UN AMI.

NOBLE ami, où s'ouvre à la paix, où s'ouvre à la liberté
un lieu de refuge? Un siècle vient de s'écouler au sein des
tempêtes, un autre commence avec le carnage.

HÉLAS! les liens des peuples sont rompus, et les anciennes
formes s'écroulent; ni le vaste Océan, ni le dieu du Nil, ni le
vieux Rhin, n'arrêtent plus les fureurs de la guerre. Deux
puissantes nations luttent l'une avec l'autre pour posséder
l'empire du monde; pour subjuguier les contrées les plus
lointaines, elles font briller dans leurs mains l'éclair et le
trident.

IL faut que, par chaque région, le tribut de l'or devienne
leur partage; et comme Brennus, dans les temps à demi-bar-
bares, l'on voit encore le Franc inexorable mettre son épée
d'airain dans la balance de la justice.

INSATIABLE, avide, le Breton étend au loin ses flottes in-
nombrables comme des bras de Polybes, et prétend fermer
comme sa propre demeure l'empire inviolable des libres
Amphytrites.

VERS les côtes inconnues du pôle méridional, se dirige

incessamment sa course infinie, sans bornes, sans terme, sans entraves! Quelles régions lointaines, quelles immenses contrées qu'il ne sut découvrir! il n'en est point, si ce n'est encore le paradis.....

L'immensité du monde s'étend devant ses regards; le génie de la navigation mesure à peine ses plages tributaires! et dans ces espaces incomensurables, il n'est point de place pour dix heureux.....

Il est donc vrai, des tristes régions de la réalité, le bonheur fuit vers les plaines vagues et heureuses de l'imagination! Le repos, la liberté ne se trouvent plus que dans les songes, et le beau moral ne peut briller que dans les chants.

MICHEL BERR,

des Sociétés académiques de Paris, Nancy, Göttingue, Strasbourg, Mayence, Poitiers; de l'Académie des Antiquaires de France, etc.

(Extrait du MERCURE ÉTRANGER, n° XVI. — 1814)

PARIS, DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
rue des Noyers, n.° 37.